

pent de coordonner et de diriger *nos forces nationales*, que cette sève qui monte ne provient d'aucune génération spontanée. Si les jeunes gens d'aujourd'hui arrivent à maturité avec de meilleures armes qu'un cœur desséché et des mains vides, c'est qu'ils ont eu le bon esprit de s'organiser et le courage d'adhérer librement à un corps de saines et fécondes doctrines. Ces énergies laborieusement accumulées, nous ne devons pas tolérer qu'on les trahisse par aveuglement ou par coupable inertie. Il est devenu extrêmement urgent pour notre race d'entreprendre la revision de ses « buts de vie », afin de capter les jeunes forces qui croissent, les fortifier, les endiguer parfois, les pousser surtout, avec vigueur, dans la voie des longues, des nécessaires, des durables réalisations.

\* \* \*

On a souvent versé des larmes stériles depuis cinquante ans en s'avouant que les Canadiens français manquaient d'union, — qu'ils manquaient d'esprit de solidarité, — ce qui était plus vrai et plus grave. La déformation du sens patriotique, les assauts contre nos écoles mal défendues, le mépris systématique des prérogatives du français, la suffisance et la morgue aux prises avec notre fierté en déroute, avaient découronné notre race aux yeux de l'étranger; la gangrène se propageait au dedans à la faveur d'une certaine mentalité de vaincus, devenue la mentalité commune. On paraphrasait le vieux pessimisme de Renan : « la France est une nation qui se meurt, ne la dérangez pas dans son agonie ». « Après tout, nous ne sommes qu'une minorité, » disait la politique; nos chefs nationaux conseillaient eux-mêmes au peuple de s'en remettre au « fair play » de la majorité, alléguant qu'il est imprudent d'irriter ses maîtres; la littérature faisait la moue sur les thèmes canadiens;